

La cathédrale de Reims

Au milieu de ces mauvais traitements le groupe des otages dut aller jusqu'à Sedan. C'est là que la mort vint délivrer l'abbé Oudent de ses souffrances. Un autre otage avait été tellement malmené qu'il avait quatre côtes cassées et mourut sur la paille, d'une caserne. La servante resta plusieurs jours à l'hôpital.

A Marolles, des cavaliers allemands attachèrent le septuagénaire Mathieu Coche à un cheval qu'il dut suivre. A Vitry-en-Perthois le vieillard s'affaissa exténué, mais on l'entraîna jusqu'à ce que la mort eut fait son œuvre. Alors on abandonna le cadavre.

A l'est de Vitry-le-François se trouve Etrepy que les Allemands incendièrent le 7 septembre. Deux pauvres octogénaires furent emmenés, quasi nus, par les troupes qui les torturèrent sur un parcours de trois kilomètres. La femme succomba quatre jours après. Les brutes mirent le feu au château du comte Morillot dont le fils, lieutenant de marine, commanda plus tard le sous-marin

« Monge » et qui préféra sombrer avec son navire plutôt que de se rendre à l'ennemi. Il avait d'abord laissé partir l'équipage dans une chaloupe.

Etrepy ne tomba aux mains des Allemands qu'après un violent combat d'arrière-garde, livré par la 3^{me} division du 2^{me} corps d'armée qui défendait les ponts sur la Saulx, l'Ornain et le canal de la Marne.

Et, tout comme en Belgique, la résistance des alliés fut suivie d'atrocités allemandes.

Le 6 septembre, les troupes du duc de Wurtemberg arrivèrent à Heiltz-le-Maurupt. Elles pillèrent les maisons et les incendièrent ensuite, de même que la vieille église romane. Des 210 maisons, 187 étaient en ruines. Le butin fut chargé sur des chariots et emporté.

La bataille fut particulièrement violente sur les bords de l'Ornain et du canal de la Marne au Rhin. Les Français reculèrent, mais se retranchèrent à Pargny qui fut bombardé et complètement anéanti. L'ennemi conquit

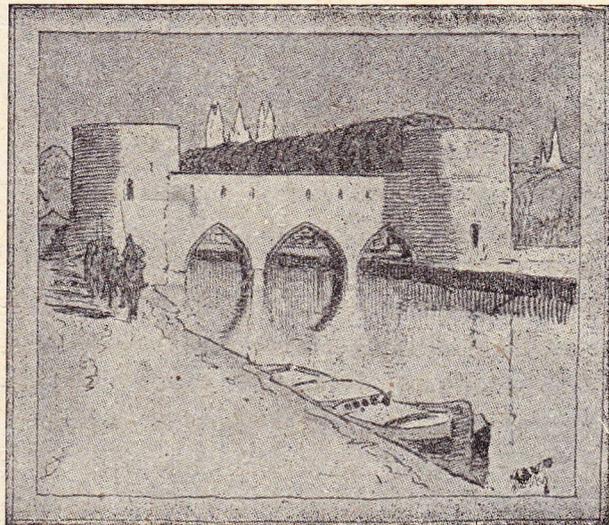
alors les ruines du village et marcha sur Maurupt, qui passa plusieurs fois de mains en mains. Finalement, les Français se retirèrent sur Cheminon. Mais l'extrême limite de l'invasion allemande était atteinte et Cheminon n'eut pas à subir l'humiliation de l'occupation ennemie, mais il empêcha l'ennemi d'avancer plus loin. Les Allemands fut Sermaize, qui fut complètement mise à sac. Des infirmières allemandes de la Croix-Rouge prêtèrent leur aide aux soudards pour enlever les marchandises de la fabrique de M. Mathieu, rappelé sous les drapeaux. Sur 549 maisons, 504 furent incendiées. L'occupant prit 50 otages.

Le 6 septembre, M. Auguste Brocard, son fils et son petit-fils, ce dernier âgé de cinq ans et demi, furent conduits à la raffinerie de M. Mathieu. Sa femme et sa fille, folles de terreur, se jetèrent dans la Saulx et s'y noyèrent. M. Brocard essaya à trois reprises de s'élancer à leur secours, mais chaque fois les Allemands l'arrêtèrent.

Les malheureux furent relâchés trois jours plus tard. A ce moment, les Français étaient à nouveau maîtres du village ; ils avaient repêché la femme et la fille de M. Brocard et les avaient enterrées. Ils déclarèrent au mari et aux enfants éplorés que les victimes avaient été blessées à la tête par des balles ; les Allemands avaient donc tiré sur les malheureuses.

Un peu plus à l'est se trouve Bar-le-Duc. Le Kronprinz s'était vanté de prendre cette ville. Il n'y a pas réussi. Autour de cette ville, ainsi qu'à Villers-aux-Vents, de sanglantes batailles se déroulèrent. Le 6 septembre des troupes d'infanterie, venues du nord et du nord-ouest, s'y heurtèrent à la 10^{me} division. La lutte fut particulièrement violente près de l'étang de Grand-Morinval. Le commandant de la division, le général Roques, y fut mortellement blessé. Les Français durent se replier devant les forces supérieures de l'ennemi, et se retirèrent sur Laimont.

Dès qu'ils eurent occupé Villers-aux-Vents, les Allemands prirent des otages. Ils s'acharnèrent surtout sur un nommé Minette qu'ils rouèrent de coups de poing et de coups de crosse et dont ils lièrent les mains à l'aide d'une chaîne de fer, après lui avoir arraché les vêtements. Les otages furent conduits à 1 kilomètre du village. Les barbares obligèrent alors Minette à s'agenouiller et, froidement, lui brûlèrent la cervelle. Le motif ? Ils avaient trouvé chez lui un vieux revolver rouillé. Les autres otages furent finalement relâchés. Le village fut incendié quelques jours plus tard.



Vieux remparts à Tournai.

On montre encore près de Villers-aux-Vents un abri souterrain, où le Kronprinz a séjourné. L'occupant y avait placé les fauteuils de l'église.

Dans le défilé de Révigny, les Allemands tentèrent par de furieuses attaques, de séparer les 3^e et 4^e corps d'armée. Le 5^e corps perdit Brabant-le-Roi et Révigny, mais il empêcha l'ennemi d'avancer plus loin. Les Allemands pillèrent Révigny, chargèrent le butin sur des chariots et incendièrent la commune.

Sommeilles subit le même sort. Lorsque les Français reprirent le village, ils trouvèrent sept cadavres dans une cave du ménage Adnot, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut.

Loupy-le-Château n'échappa pas non plus à la rage sadique des Huns.

Le respect de nos lecteurs nous empêche de décrire les scènes ignobles qui s'y déroulèrent.

Voilà pour ce qui concerne les événements au sud de Reims.

Jetons maintenant un coup d'œil à l'ouest de la Marne. Il nous faut enregistrer encore de nouveaux échecs des Alliés, mais dès que l'offensive se déclancha, la situation prit une tout autre tournure.

PARIS AU DÉBUT DE LA GUERRE

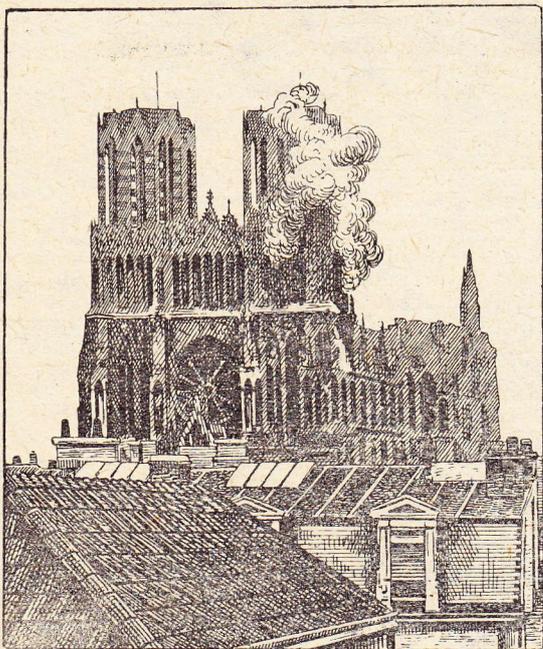
Un nouveau ministère. — Le gouvernement français se retire à Bordeaux. — Paris menacé.

L'opinion publique à Paris restait digne et grave. Le peuple de la capitale ne se livrait pas à un bluff inutile et ne sous-estimait pas la valeur de l'ennemi. Le calme de la population se transforma en inquiétude lorsque l'on apprit les progrès des Allemands.

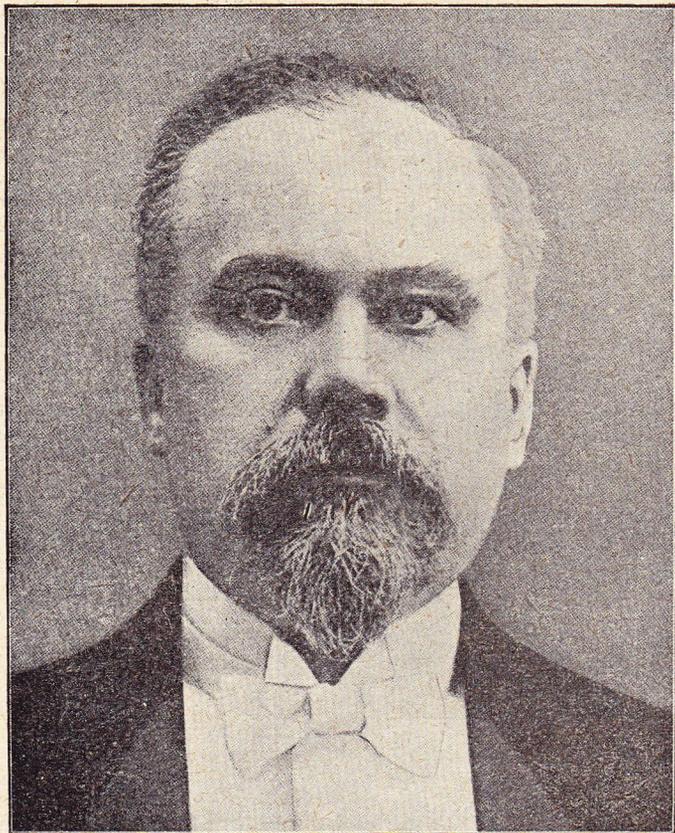
Et voilà que fin août une nouvelle sensationnelle retentit comme un coup de tonnerre : « Le président du conseil des ministres a présenté la démission du cabinet tout entier au président de la République. »

Au début cette nouvelle fut mal interprétée à l'étranger. Il sembla que déjà la France s'effondrait. Les affaires, disait-on, allaient mal et les ministres voulaient dégager leur responsabilité. Le souvenir de 1870 revenait à l'esprit.

C'était là une erreur absolue. Cette démission marquait la gravité de l'heure. La France devait avoir un gouvernement comprenant les meilleures forces du pays. Toutes les mesquines considérations politiques devaient disparaître. M. Viviani, l'ancien président du conseil, fut chargé de former un nouveau cabinet. Le 25 août, un télégramme officiel communiquait les noms des nou-



Le premier coup de canon sur la célèbre cathédrale.



Le président Poincaré.

veaux ministres : Viviani, Briand (justice); Delcassé (affaires étrangères); Malvy (intérieur); Ribot (finances); Millerand (guerre); Augagneur (marine); Sarraut (enseignement); Marcel Sembat (travaux publics); Thomson (postes et télégraphes); Doumergue (colonies); Fernand David (agriculture); Bienvenu-Martin (travail); Jules Guesde (sans portefeuille). Ce dernier était le leader du parti socialiste.

Un arrêté paru au « Journal Officiel » nommait le général Gallieni commandant de l'armée de Paris et gouverneur militaire de la place.

Le nouveau ministère adressa un appel à la population française, dans lequel il déclarait que la nation pouvait compter sur le dévouement et l'énergie du gouvernement comme celui-ci comptait sur le concours du pays.

« Nos fils, disait-il, répandent leur sang pour la patrie et la liberté, aux côtés des héroïques armées belge et anglaise. Ils reçoivent sans trembler le plus formidable ouragan de fer et de feu qui ait jamais été déchaîné sur un peuple, et tous se tiennent droits ! Gloire à eux ! Gloire aux vivants et aux morts ! Les hommes tombent, la nation continue.

» Grâce à tant d'héroïsme, la victoire finale est assurée.

» Un combat se livre, capital, certes, mais non décisif. Quelle qu'en soit l'issue, la lutte continuera. La France n'est pas la proie facile que s'est imaginée l'insolence de l'ennemi. »

Mais des jours mornes suivirent. L'ennemi approchait de plus en plus. Et la proclamation du 2 septembre annonçant que le gouvernement quittait Paris et se retirait à Bordeaux, causa une pénible impression.

La proclamation que le Président de la République et les ministres adressèrent au pays était ainsi conçue :

« Français,

» Depuis plusieurs semaines, des combats acharnés mettent aux prises nos troupes héroïques et l'armée ennemie. La vaillance de nos soldats leur a valu, sur plusieurs points, des avantages marqués. Mais, au nord,

la poussée des forces allemandes nous a contraints à nous replier.

» Cette situation impose au Président de la République et au Gouvernement une décision douloureuse. Pour veiller au salut national, les pouvoirs publics ont le devoir de s'éloigner, pour l'instant, de la ville de Paris.

» Sous le commandement d'un chef éminent, une armée française, pleine de courage et d'entrain, défendra contre l'envahisseur la capitale et sa patriotique population. Mais la guerre doit se poursuivre, en même temps, sur le reste du territoire.

» Sans paix ni trêve, sans arrêt ni défaillance, continuera la lutte sacrée pour l'honneur de la patrie et pour la réparation du droit violé.

» Aucune de nos armées n'est entamée. Si quelques-unes d'entre elles ont subi des pertes trop sensibles, les vides ont été immédiatement comblés par les dépôts, et l'appel des recrues nous assure pour demain de nouvelles ressources en hommes et en énergies.

» Durer et combattre, tel doit être le mot d'ordre des armées alliées, anglaise, russe, belge et française !

» Durer et combattre, pendant que sur mer les Anglais nous aident à couper les communications de nos ennemis avec le monde !

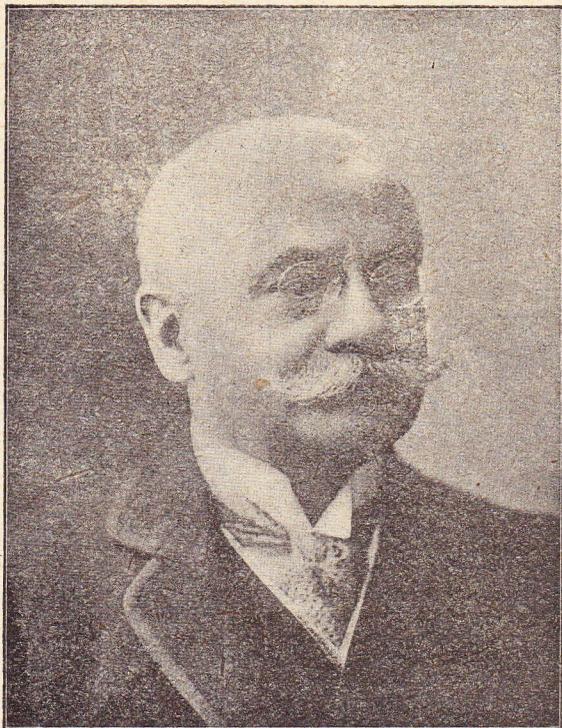
» Durer et combattre, pendant que les Russes continuent à s'avancer pour porter au cœur de l'Empire d'Allemagne le coup décisif !

» C'est au gouvernement de la République qu'il appartient de diriger cette résistance opiniâtre.

» Partout, pour l'indépendance, les Français se lèveront. Mais pour donner à cette lutte formidable tout son élan et toute son efficacité, il est indispensable que le Gouvernement demeure libre d'agir.

» A la demande de l'autorité militaire, le Gouvernement transporte donc momentanément sa résidence sur un point du territoire d'où il puisse rester en relations constantes avec l'ensemble du pays.

» Il invite les membres du Parlement à ne pas se tenir éloignés de lui pour pouvoir former, devant l'en-



M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères.

nemi, avec le Gouvernement et avec leurs collègues, le faisceau de l'unité nationale.

» Le Gouvernement ne quitte Paris qu'après avoir assuré la défense de la ville et du camp retranché par tous les moyens en son pouvoir.

» Il sait qu'il n'a pas besoin de recommander à l'admirable population parisienne le calme, la résolution et le sang-froid. Elle montre, tous les jours, qu'elle est à la hauteur des plus grands devoirs.

» Soyons tous dignes de ces tragiques circonstances. Nous obtiendrons la victoire finale. Nous l'obtiendrons par la volonté inlassable, par l'endurance et par la ténacité.

» Une nation qui ne veut pas périr et qui, pour vivre, ne recule ni devant la souffrance ni devant le sacrifice, est sûre de vaincre.

» Le Président de la République,

» Raymond POINCARE:

» Le Président du Conseil des ministres,

René VIVIANI.

» Paris, le 2 septembre 1914. »

(Suivaient les noms de tous les ministres.)

Cette proclamation — ainsi que nous l'avons dit — causa une profonde impression, non seulement en France, mais au-delà des frontières et notamment en Belgique.

Le gouvernement se rendait à Bordeaux, c'est-à-dire à une distance considérable de Paris.

On sentait que la capitale était en danger. De nombreux habitants partirent. On encourageait cet exode dans une certaine mesure, car il était superflu de garder « des bouches inutiles » dans une ville qui pouvait être assiégée. On n'avait pas encore oublié les terribles leçons de 1870-71.

Paris devint tranquille, sa physionomie se fit encore plus grave.

« Sur les grands boulevards, écrit un correspondant, les affiches séduisantes et bariolées, invitant au plaisir, sont recouvertes de toutes sortes d'instructions pour le public : secours aux blessés, aux femmes et aux enfants des soldats, avis relatifs aux cuisines bourgeoises, etc. Partout, le long de ces murs qui, quelques mois auparavant, ne parlaient que de jouissance, s'étalent aujourd'hui les mots remplis d'amères réalités. Paris ne songe plus à s'amuser. A l'approche de l'ennemi les représentants du Paris frivole, insouciant, tourbillonnant, ont fui dans une panique peu glorieuse.

Après l'exode de ces messieurs blêmes et de ces tremblantes dames, après le départ des hommes appelés sous les drapeaux et le renvoi dans leurs foyers, en province, de nombreux démobilisés — une excellente mesure, car là-bas, au village, les familles privées de leur gagne-pain souffriront moins de privations — la population de notre ville est réduite à 2 millions d'habitants à peine.

Deux millions de citoyens, fiers et calmes, pleins de courage et de dignité : n'est-ce pas un spectacle rare ? »

Mais, après le départ du gouvernement, il resta à Paris un homme, un chef qui était appelé à jouer plus tard un grand rôle dans les opérations militaires et qui ne contribua pas peu à relever le moral de la population. Cet homme, c'était le général Galliéni.

Joseph-Simon Galliéni avait été nommé le 27 août gouverneur militaire de Paris et commandant des armées de Paris. Il avait alors 65 ans et avait fait presque toute sa carrière dans les colonies.

Il se préparait à jouer, dans sa propriété de la Gabelle, près de Saint-Raphaël, d'un loisir bien employé, lorsque la guerre vint le rappeler à l'action. On lui demanda de défendre Paris. Frappé à ce moment, du deuil le plus cruel, il n'hésita pas, il accourut. Rien n'était prêt pour une résistance sérieuse, et il avait été question de déclarer Paris ville ouverte. Immédiatement on se mit à l'œuvre avec une décision et une vigueur extrême. En quelques jours, tranchées, abatis, canons installés et dissimulés, projecteurs, lignes télégraphiques et téléphoniques, tous les travaux étaient en bonne voie. Le 3 septembre, en annonçant le départ du gouvernement, le général Galliéni faisait afficher la seule proclamation qu'il ait lancée et qui est ainsi conçue :

« Armée de Paris, habitants de Paris,

» Les membres du Gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner une impulsion nouvelle à la défense nationale.

» J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.

» Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout.

» Paris, le 3 septembre 1914. »

Ce mâle et laconique langage, appuyé par des actes, a donné confiance aux Parisiens.

Et peut-être cette ferme attitude a-t-elle convaincu l'ennemi lui aussi des difficultés que rencontrerait une attaque de la capitale; peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles les armées allemandes ont exécuté devant ses forts le mouvement tournant qui les conduisait à la défaite de la Marne.

De son côté M. Delanney, préfet de la Seine, fit savoir que tous les services fonctionneraient régulièrement.

Un avion allemand jeta plusieurs bombes sur la ville, mais la population resta calme. Sa confiance même se raffermir. Les journaux conservaient leur optimisme. On eût dit que la victoire était dans l'air.

Et cependant l'ennemi continuait à se rapprocher. Des aviateurs français montaient la garde autour de la capitale contre les Taubes. Mais le danger semblait plutôt venir de la terre ferme.

Avec plus d'arrogance que jamais, les envahisseurs braillaient leur « Nach Paris ! » — et, à Laon, des officiers avaient déjà composé le menu d'un banquet pour fêter la chute de la capitale française. On n'attendait plus que la nouvelle.

Et, en Allemagne aussi, on était plein d'espoir.



Lord Kitchener

LA DERNIÈRE ÉTAPE DES ANGLAIS

Les Allemands à Senlis. — L'assassinat du maire Odent. — La mort du compositeur Magnard. — Le front extrême des Allemands. — La position des troupes, le 5 septembre. — Le général Foch.

Le 2 septembre, les Anglais se trouvaient sur la ligne Chantilly-Nauteuil. Ils s'étaient vaillamment battus, aux environs de Compiègne. La 4^e division y subit le choc principal, mais grâce au concours prêté par une autre brigade, elle put poursuivre sa retraite. Le 3^e division refoula l'infanterie allemande au nord de Crépy en Valois.

Le 2 septembre, après minuit, l'armée anglaise accentua encore sa retraite et arriva en vue des forts extérieurs de Paris. On croyait que les troupes se retireraient sur cette ville. Le grand quartier-général était établi à Lagny-sur-Marne, à 15 lieues à l'est de Paris et se rendit même à Melun, à la lisière du bois de Fontainebleau.

Les Anglais exécutèrent une conversion en se servant comme pivot du flanc droit du 1^{er} corps et se dirigèrent vers le sud-est.

La nouvelle armée française du général Maunoury alla occuper ses positions à la gauche des Anglais.

Le 3 septembre, au soir, les Anglais se trouvaient au sud de la Marne.

Les éclaireurs signalèrent que l'ennemi obliquait également vers l'est et ne marchait donc pas directement sur Paris. Il voulait d'abord anéantir l'armée anglaise. La chute de Paris suivrait d'elle-même.

Le 4 septembre, le 2^e corps d'armée se dirigea vers la Seine et le 1^{er} continua son mouvement vers l'est.

Le 5 septembre une batterie se trouvait à la borne kilométrique 12 de Paris.

« A 6 heures, raconte un officier, un major s'avança vers nous, un rouleau de papier à la main. Il y avait dans son attitude, dans sa démarche quelque chose d'encourageant. Les hommes se levèrent et demandèrent :

« Nous allons à Paris ? »

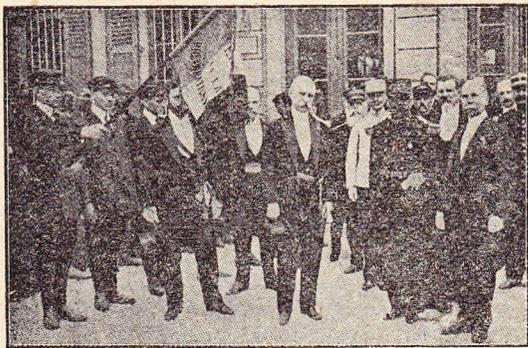
Le major secoua la tête.

« Est-ce que peut-être nous allons passer à l'offensive ? » se risqua à demander l'un de nous.

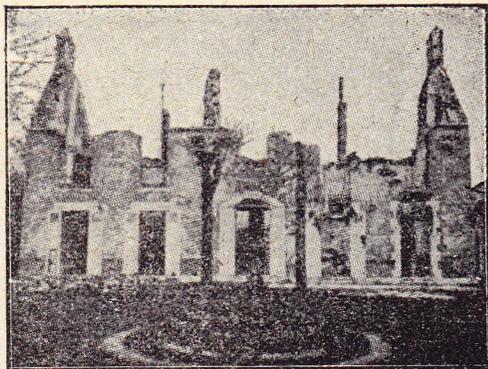
« Oui, dit-il. Nous prenons l'offensive ; donc il ne s'agit plus de reculer, mais d'aller en avant. »

Finie donc la retraite, exécutée certes avec héroïsme, mais qui n'en était pas moins une retraite.

Avant de décrire cette offensive, il nous faut suivre un instant les Allemands dans leur marche téméraire et qu'ils croyaient triomphante à l'ouest de la Marne, comme nous les avons suivis à l'est.



Le maire Odent (au centre)



La villa du compositeur Magnard à Baron.

Le 2 septembre ils avaient pris Senlis, une ville ancienne et très intéressante, située à proximité de l'Oise. Cette ville possède un grand nombre de monuments remarquables et surtout une merveilleuse cathédrale, dont la construction fut commencée en 1153.

Le 2 septembre l'arrière-garde française était aux prises aux environs de Senlis avec les Allemands, qui bombardaient la ville. La population prit la fuite et sur 7000 habitants il n'en resta que 1000. Parmi ces derniers beaucoup se réfugièrent dans les caves fortement voûtées de l'abbaye St-Vincent. Cinquante obus environ atteignirent la cathédrale et l'endommagèrent assez gravement. Quelques habitants furent tués. Mais ce bombardement n'était que le prélude de procédés plus violents.

Les premiers détachements ennemis entrèrent dans la ville à 3 heures de l'après-midi. Ils venaient du nord. Une division contourna la ville par les boulevards et les remparts, pendant qu'une autre suivait les deux artères principales. On se battait encore à certains endroits.

Une arrière-garde française se trouvait au faubourg Saint-Martin et attaquait l'ennemi à l'aide de mitrailleuses, ce qui suscita la fureur de l'ennemi.

Les Allemands pénétrèrent dans l'hôpital et dans les jardins environnants afin de cerner les Français par un mouvement de flanc. Mais des mitrailleuses ouvrirent également le feu dans le flanc de l'ennemi, qui dut reculer. Les Allemands réunirent alors un groupe de civils et les obligèrent à rester au milieu de la rue, tandis qu'ils se glissaient eux-mêmes le long des maisons.

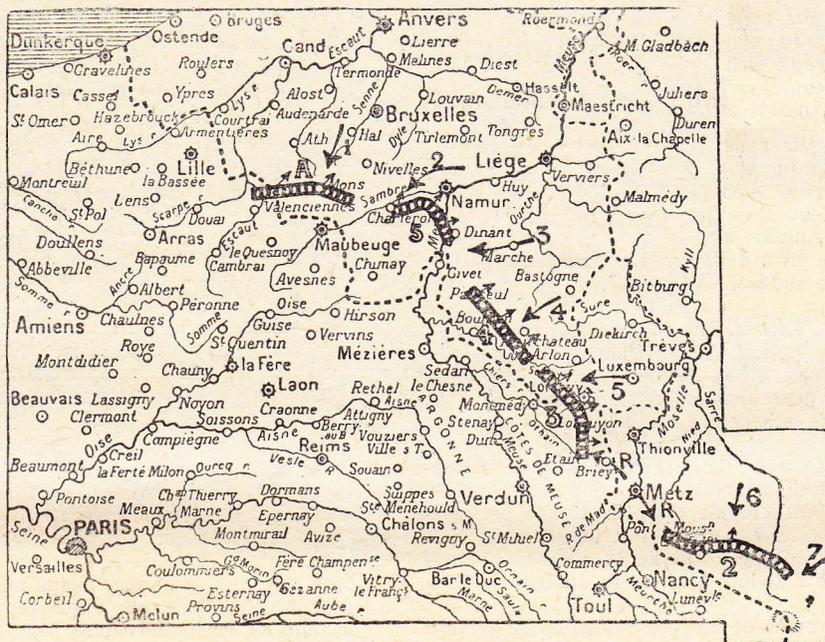
L'un de ces otages, M. Georges Legnidrie, fut tué par les balles qui sifflaient de toutes parts. Son ami, M. Levasseur, voulut emporter le cadavre, mais il s'abattit à son tour. Les nommés Audibert et Minouflet furent blessés. Un officier trouva que cela ne suffisait pas et déchargea son revolver sur ces malheureux. La fille de Mme Dauchy reçut une balle dans la jambe. Puis trois otages furent tués. Les Français entendaient les appels déchirants des infortunés qu'on immolait et comprirent les ignobles procédés auxquels les Allemands avaient recours. Ils cessèrent le feu pour ne pas augmenter le nombre des victimes.

Les Allemands reprirent leur attaque contre les positions des Français, mais ils furent repoussés à nouveau. Ils tirèrent alors à l'aveugle, principalement dans les maisons, et n'épargnèrent même pas l'hôpital où les balles volaient au-dessus des lits des blessés. Il y avait là des Français et des Marocains qui, heureusement, demeurèrent indemnes.

Un officier allemand blessé entra dans l'hôpital. Il rencontra un vieillard qui y était en traitement et l'abattit sans le moindre prétexte.

Déjà la soldatesque s'occupait de mettre le feu à un grand nombre de maisons.

L'abbé Dourlent, vicaire de la cathédrale, avait mis en sûreté plus de cent habitants qui n'avaient pas trouvé d'abri pendant le bombardement. En retournant chez lui, il vit des soldats allemands qui tentaient d'enfoncer une porte de l'église avec une pièce d'une statue brisée.



Position des armées fin août 1914.

D'autres, armés de haches, attaquaient la porte de la tour.

En apercevant le prêtre, les brutes l'entourèrent et le menacèrent de leurs revolvers.

Un officier prétendait que l'ecclésiastique avait installé des mitrailleuses dans la tour et le contraignit à y monter avec lui pour faire une enquête à ce sujet. La fausseté de l'accusation fut clairement établie, mais malgré cela l'abbé fut gardé comme otage et conduit à l'hôtel du « Grand Cerf », où se trouvait l'état-major.

Les officiers supérieurs étaient déjà partis, emmenant avec eux le maire et quelques notables.

Un commandant, qui parlait français et paraissait avoir bon cœur, s'approcha du vicaire, et lui déclara :

« Pauvre Senlis ! Les habitants ont tiré sur nos troupes et même de la tour on a fait feu sur nous. C'est pourquoi Senlis est condamné. Nous avons reçu l'ordre de faire de Senlis un second Louvain. Il faut un exemple terrible pour Paris et pour toute la France. »

L'abbé Dourlent savait parfaitement qu'il ne s'agissait pas d'une vaine menace. Il avait déjà vu à l'œuvre les soldats armés de pastilles incendiaires et de lance-flammes.

Un officier donna le signal de la destruction et conduisit la colonne incendiaire. La rue de la République fut bientôt transformée en un immense brasier. De même au Carrefour de la Licorne et en d'autres points l'incendie faisait rage.

Un officier supérieur s'était rendu immédiatement à l'hôtel de ville où il avait demandé à voir le maire. Ce magistrat était M. Odent, dont le père et le grand-père avaient occupé les mêmes fonctions. En 1870, son père avait été pris comme otage et menacé de mort.

La veille, le maire avait conduit sa famille à Paris. Dès son retour à Senlis il écrivait une lettre au plus ancien des conseillers communaux pour l'informer que désormais il appartenait entièrement à la ville. Il déclarait qu'il osait regarder la situation en face et se préparait à la mort.

L'officier s'adressa au maire en termes violents. Il formula toutes sortes de griefs et lui reprocha notamment de n'avoir pas fait afficher des avis pour inviter la population au calme.

M. Odent répondit que la population était fort paisible et que Senlis avait été surpris par cette occupation aussi rapide qu'inattendue.

Il dut accompagner les Allemands à l'hôtel du « Grand Cerf ».

Tout à coup on entendit des coups de feu, provenant de la bataille que nous venons de décrire.

De nouveau les officiers entrèrent dans une violente colère, prétendant que les Allemands étaient trahis par des francs-tireurs. Ils déclarèrent que le maire répondait sur sa vie de la sécurité des soldats.

Le maire et d'autres otages durent alors accompagner l'état-major à Chamant. Pendant le trajet le magistrat subit toutes sortes de mauvais traitements. On lui cassa même sa propre canne sur la tête.

Les prisonniers furent parqués dans une prairie où on leur ordonna d'attendre qu'on eût décidé de leur sort.

Non loin d'eux se trouvait la tombe de six civils qui avaient été fusillés quelques jours auparavant.

Les otages vécurent des heures terribles, qui étaient déjà une véritable agonie, mais M. Odent demeura calme et résigné.

A 11 heures du soir, les malheureux durent comparaître à nouveau devant les officiers. Ceux-ci se comportèrent d'une façon vile, usant de procédés à la fois puérils et grotesques, pour montrer leur autorité. C'est ainsi qu'ils obligèrent les otages de se mettre en position comme des militaires, de se coucher brusquement à plat ventre, les bras tendus, pour reprendre ensuite la position militaire.

Ils répétèrent alors leur accusation, toujours la même, à savoir que le maire avait organisé une révolte et commandé de tirer sur les troupes allemandes. M. Odent se défendit, mais on lui signifia brutalement que sa dernière heure avait sonné.

Le maire de Senlis remit ses papiers et son argent à ses compagnons d'infortune et leur fit ses adieux. Il gardait toujours un calme extraordinaire.



L'exode de la population française à l'approche des Allemands.

Sur un signe des officiers, deux soldats le saisirent, le traînèrent à quelque distance et lui brûlèrent la cervelle. Ils enterrèrent immédiatement le cadavre, mais la fosse où ils l'enfoncèrent était si peu profonde que les pieds dépassaient la terre.

A propos de cette mort tragique, un parent au maire de Senlis a fourni à l'enquête un détail intéressant.

« Le maire de Senlis, a déclaré ce témoin, avait l'habitude de tenir les mains dans ses poches, et quand il était préoccupé il lui arrivait de siffloter machinalement. Or, le premier officier allemand qui vint à l'hôtel de ville apporter des réquisitions était — par hasard — un ancien habitant de Senlis, qui connaissait toutes les ressources de la cité. Brutalement, il ordonna au maire de retirer ses mains de ses poches :

— Tenez-vous mieux devant un officier allemand, dit-il.

— Pour moi, ne put s'empêcher de répondre M. Odent, vous n'êtes pas un officier, mais un traître.

C'est pour ce mot qu'il fut fusillé. »

Les autres otages restèrent prisonniers pendant toute la nuit. Le lendemain, on leur permit de rentrer en ville.

Le 12 septembre, lorsque les Allemands furent chassés de Senlis, on exhuma les corps du maire et des six civils assassinés avant lui, et on les transféra au cimetière de la ville.

A Chamant, où mourut M. Odent, une croix rappelle la tragédie.

Dans l'entretemps, plus de 100 maisons brûlaient dans la malheureuse ville. D'autres civils furent encore massacrés et on compta bientôt vingt victimes.

Des atrocités analogues eurent lieu à Creil, à Choisy-au-Bac, à Compiègne, à Trumilly, etc.

Un sous-officier allemand logeait à Montmirail chez la veuve N... La nuit venue, il traîna la femme dans sa chambre. Aux appels déchirants de sa fille, le père accourut, mais au même moment une bande de soudards firent irruption, empoignèrent le vieillard, le jetèrent à la rue et le fusillèrent. Transie de crainte, la fillette de la veuve ouvrit une fenêtre et fut atteinte au ventre d'une balle qui perça son corps de part en part.

A Champguyon, Mme Louvet assista aux sévices exercés sur son mari par une dizaine d'Allemands qui le



Le général von Hausen



L'artillerie anglaise au feu.

frappaient à coups de poing et à coups de pied. Elle voulut protéger son mari, mais les misérables la chassèrent. Puis les soudards achevèrent leur victime. Le cadavre était presque méconnaissable.

A Baron, à 27 kilomètres à l'est de Senlis, habitait M. Albéric Magnard, un compositeur célèbre, aussi français dans son art qu'au fond de son cœur. Il était Parisien, mais possédait à Baron-sur-Marne une coquette villa. Il souffrait cruellement à l'idée de l'invasion allemande et avait déclaré à ses amis qu'il ne permettrait pas aux Allemands de mettre le pied dans son domaine. Il avait chargé son revolver de cinq cartouches, quatre pour l'ennemi et une pour lui-même, disait-il.

Il renvoya sa famille dans la capitale et demeura dans sa villa avec un de ses beaux-fils.

Les Allemands entrèrent à Baron le 2 septembre. Le lendemain matin, à 9 heures, un groupe de soldats se présentèrent devant la maison du compositeur.

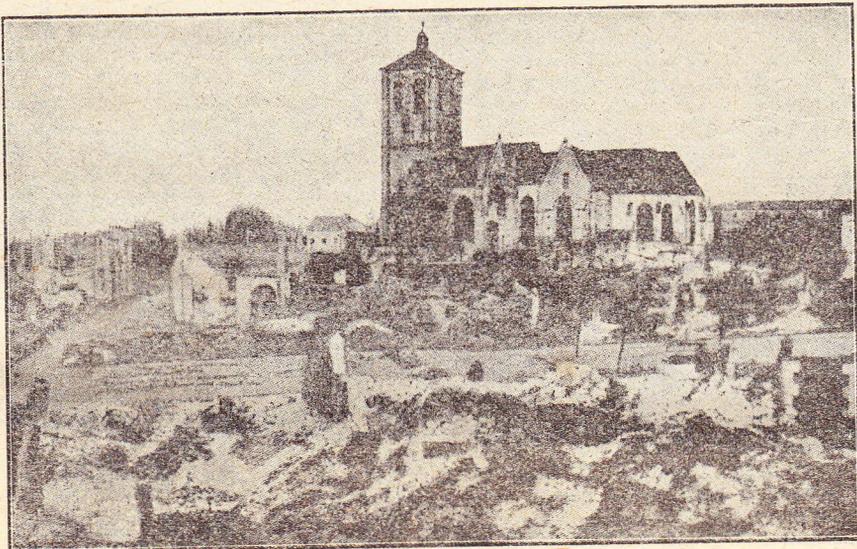
Les volets étaient baissés.

Les Allemands firent trois sommations. Puis ils tirèrent sur la façade.

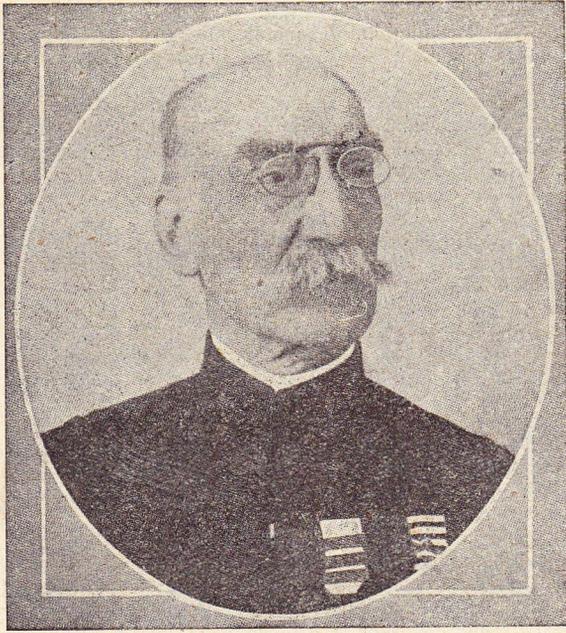
Magnard riposta. Il tua un soldat et en blessa un autre.

Au même moment le beau-fils entra dans le parc; il revenait du village. Les soldats l'attachèrent à un arbre, mais le jeune homme se fit passer comme étant le jardinier et sauva sa vie grâce à ce stratagème.

En guise de représailles, un officier voulait incendier tout le village, mais, cédant aux supplications du notaire M. Max Robert, il consentit à ne mettre le feu qu'à la villa.



Vue de Reihel



Le général Gallieni

Les soldats pénétrèrent dans l'habitation, mais ne purent atteindre le propriétaire, qui s'était barricadé dans sa chambre.

Les Allemands entassèrent de la paille dans la cuisine, déposèrent à côté quelques obus et firent flamber la paille.

Soudain, un coup de feu retentit. Magnard avait mis fin à sa vie.

« Il prend le meilleur parti », dit un officier au notaire.

Le cadavre du compositeur fut consumé par le feu.

Les soldats pillèrent ensuite le village.

Un officier força le notaire, en le menaçant de mort, d'ouvrir son coffre-fort, et y vola une somme de 8.300 francs. De la cave on enleva 1471 bouteilles de vin. On emporta également tout le linge, même celui de Mme Robert et à la place on laissa des chemises sales. L'argenterie disparut par la même occasion.

Un témoin déclara qu'il vit un officier couvert de neuf bagues et dames et de trois bracelets.

Nous avons donc atteint l'extrême limite de l'invasion allemande.

Il nous reste à citer les principaux points qui constituaient le front à ce moment.

Il y avait d'abord au nord de la capitale, Chantilly, la commune célèbre par les courses parisiennes. Chantilly possède un superbe château, qui fut jadis la propriété des Montmorency et des Condé, et dont Charles-Quint disait qu'il aurait bien voulu l'échanger pour une de ses provinces néerlandaises. Le château avait été transformé en un remarquable musée.

Le 3 septembre, les Allemands qui venaient de Creil et de Senlis occupèrent Chantilly. Cinq cents soldats environ prirent leurs quartiers dans le château et couchèrent sur la paille qui couvrait le plancher des superbes salles. Les conservateurs du musée avaient expédié les principaux trésors à Paris, et caché d'autres collections. Le commandant des troupes allemandes exprima son mécontentement à ce sujet et il déclara d'autre part que le château serait incendié si on tirait sur ses troupes. En outre, il avait pris le maire comme otage.

Des patrouilles de cavalerie allemande avaient déjà été aperçues aussi à Ecouen, situé à 8 kilomètres seulement des portes de Paris.

Mais nous avons déjà vu que von Klück laissa Paris à sa droite et obliqua à l'est afin de battre les armées anglaises qui avaient conservé toute leur valeur combattive.

A l'est de Paris les Allemands s'avancèrent donc plus loin vers le sud. Elles s'arrêtèrent à Meaux. Les Anglais avaient traversé cette ville les 2 et 3 septembre et avaient fait sauter les ponts sur la Marne. Sur 14.000 habitants, 13.000 se retirèrent avec eux. Mgr Marbeau, l'évêque de Meaux, resta avec ce millier d'habitants intrépidement et leur rendit de grands services.

L'ennemi lança quelques obus sur le faubourg « Saint-Nicolas » et même dans la ville, aux abords de la cathédrale, mais il n'y eut pas de graves dégâts.

Meaux échappa donc à l'occupation; les hôtes indésirables ne parvinrent pas plus loin que Chauconin, un village situé à 4 kilomètres de Meaux. Ils ne l'occupèrent que pendant quelques heures, mais ce court intervalle leur suffit pour piller et incendier plusieurs maisons. C'est ainsi qu'ils mirent le feu à la ferme Profit, de Neufmoutiers, et réussirent facilement à détruire 20.600 bottes de paille.

L'église de ce village fut transformée en ambulance et les habitants qui étaient restés au village durent transporter sur des échelles les blessés recueillis dans les environs. L'occupation ne fut pourtant que de courte durée parce que le tour des Français arriva bientôt de passer à l'offensive.

C'est à Barcy, au nord de Meaux, qu'une division allemande avait son quartier-général et c'est de là qu'un général envoya à Meaux le frère de l'évêque pour informer ce dernier que le lendemain, à la même heure, ses troupes seraient devant Paris.

Mais le lendemain, les Français déclanchèrent leur offensive, et 4 heures plus tard, ils étaient maîtres de Barcy.

Au sud-est de Barcy, les Allemands conquirent encore du terrain. Ils s'y avancèrent jusqu'au Morin, une rivière désormais historique. Les habitants de Pommeuse furent contraints d'aider les Allemands à fortifier les berges de ce cours d'eau. L'un d'eux, qui n'obéissait pas assez docilement, fut malmené et lié à la roue d'un chariot.

L'ennemi ne put pas non plus se maintenir plus de deux jours à Coulommiers, (ainsi qu'on le verra lorsque nous décrirons la bataille de la Marne), mais il y laissa des traces de son passage. Il réquisitionna de grandes quantités d'avoine, et, comme M. Chatry, le procureur de la République, n'avait pu en trouver assez, on l'obligea à se rendre à l'hôtel de ville.

« Vous avez déclaré que vous ne pouviez fournir de l'avoine ! », hurla un officier. « Nous en avons trouvé. Vous êtes un menteur et un cochon ! ».

Le magistrat voulut se défendre, mais il fut houspillé et frappé pendant qu'on lui jetait à la tête cette charmante apostrophe :

« Ferme ta g..., cochon ! »

Ce Prussien bien éduqué se plaignit en outre de ce que le gaz éclairait si mal. La plupart des habitants s'étaient retirés avec les Anglais, et M. Chatry fit remarquer que le personnel de l'usine à gaz avait fui également.

« Nous savons que la ville est riche et nous pourrions réclamer un ou deux millions, reprit l'officier, qui laissait percer le bout de l'oreille.

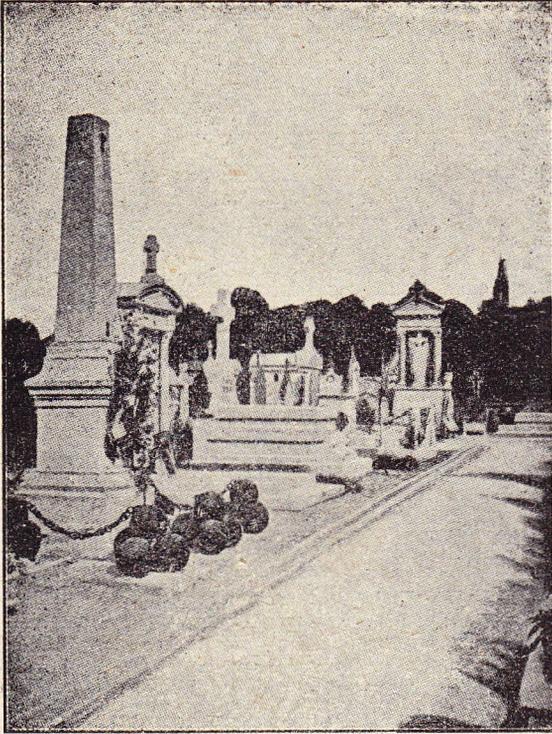
« Mais si demain matin vous n'avez pas versé 100.000 francs, à 8 heures, vous serez passé par les armes et la ville sera bombardée et incendiée. »

Le procureur répondit que la population avait emporté son argent et qu'en conséquence il lui était donc impossible de réunir ce montant.

Les Allemands gardèrent M. Chatry prisonnier et lui adjoignirent le maire, M. Delsol, un vieillard de 77 ans, et un employé communal, M. Bard. Des soldats conduisirent les trois otages dans une maison qui avait été transformée en prison. Les malheureux durent y passer la nuit et le magistrat entendit l'un des Allemands déclarer :

« Le procureur sera fusillé; les joyeux gars de la compagnie ont déjà été requis pour cette besogne, et les rues seront balayées pour qu'elles soient propres. »

A 2 heures de la nuit, une patrouille vint chercher les prisonniers qui étaient enfermés à l'étagé. Au moment où ils descendaient l'escalier, un soldat, qui se trouvait



Le monument des otages fusillés à Senlis.

dans la salle à manger, joua la marche funèbre de Chopin, au grand amusement de ses camarades.

Les infortunés durent s'aligner sur le trottoir, tandis que le peloton d'exécution se postait du côté opposé. Cette scène, qui n'était que de la terrorisation, dura vingt minutes. On ordonna ensuite aux civils de suivre l'armée. Lorsqu'ils furent arrivés hors de la ville, un officier leur dit :

« Vous êtes libres ! »

Sur les bords du Morin, c'est-à-dire à la limite extrême de l'avance allemande, se trouve aussi La Ferté-Gaucher. Le Grand Morin traverse en cet endroit le parc de Mme Delbet, une personne âgée de 77 ans, qu'un général allemand contraignit d'assister au passage des soldats. C'est là que les hordes teutonnes atteignirent le point situé le plus au sud, jusque près de Provins, non loin de la Seine. La traversée de la rivière dura sept heures.

« Plus tard, lorsque vous serez Allemands, ce qui ne fait pas de doute, affirma à Mme Delbet ce grotesque général allemand, vous serez fière d'avoir été témoin de ce spectacle. Je le commémorerai d'ailleurs en faisant ériger un monument à cet endroit. »

« Jamais nous ne serons Allemands », répliqua la dame.

« Vous verrez... Et savez-vous ce que nous ferons ? Vous n'ignorez pas que le peuple français est épuisé. Nous marierons vos plus beaux hommes à des Allemandes ; ils auront ainsi des enfants sains et robustes, et, ce qui reste de Français, nous l'enverrons en Amérique. »

Mais lorsque, deux jours plus tard, ce général dut se sauver avec ses troupes au-delà du Morin, poursuivi par la cavalerie française, il avait bien moins de prétentions.

Dans cette contrée est situé le « Château de la Mesure » où M. Chuenescourt, l'ancien maire de Sezanne, était resté.

Le 5 septembre, une bande de soudards avec un sous-officier s'y installa. Le sous-officier importuna l'une des servantes et le châtelain l'expédia vers une ferme voisine. Mais le feldwebel alla reprendre la femme et la ramena au château.

Le vieillard déchargea son revolver, mais fut tué par l'Allemand.

Dans la commune voisine de Courtaçon les habitants durent eux-mêmes apporter les fagots destinés à incendier le village.

Un jeune homme, nommé Rousseau, de la classe 1914, fut malmené et fusillé comme espion, quoique le maire eût déclaré que sa classe n'avait pas encore été appelée sous les drapeaux.

« Ce sera en tous cas un soldat de moins contre nous ! » lui fut-il répondu sur un ton brutal.

Les Allemands occupaient les hauteurs de Courtaçon et d'Esternay lorsque l'offensive française se déclancha.

La marche victorieuse des hordes d'outre-Rhin se termina donc également à cet endroit. Elles étaient alors à proximité de Provins.

De là l'extrême front remontait vers le nord-est en direction de Sancy, qui fut occupé pendant deux jours.

Le curé de ce village fut enfermé avec le maire et un autre paroissien dans une grange, qui servait d'ambulance allemande. Il s'y trouvait aussi deux Français blessés. Un docteur allemand ordonna à des blessés allemands de charger leurs fusils. Un des soldats français demanda l'absolution au curé.

« On va nous fusiller », disait-il.

Soudain parurent deux cavaliers français, et du coup les rôles furent renversés, de sorte que les Allemands furent faits prisonniers.

Le front extérieur des Allemands passait ensuite par Montieaux, Courgivaux, Retournefou, Esternay (dont le château servit de quartier général à un état-major allemand et dont le parc avait été mis en état de défense) et Châtillon-sur-Morin, où le front rejoignait de nouveau la célèbre petite rivière.

Chapton, enfin, était le point le plus éloigné qui fut atteint près de Sezanne, où les Français se préparaient à l'offensive, ainsi que nous le verrons plus loin.

Le général Foch se trouvait dans les environs avec son armée.

Le front se prolongeait ensuite plus à l'est vers Vitry-le-François, la Marne et Revigny, passait près de l'Ornain, et décrivait une pointe vers le nord-est, Verdun et la Meuse. Nous avons déjà parlé de cette dernière région.

La formidable retraite, sans précédent dans l'histoire, était donc accomplie, et la période d'angoissante incertitude était passée.

C'est le moment de donner un aperçu d'ensemble de la situation au 5 septembre à la veille de la bataille.

Les Allemands s'étaient avancés à marches forcées dans l'arc d'un demi-cercle formé par les Alliés entre Paris et Verdun. Le camp retranché de la capitale, à droite, et la forteresse de Verdun, à gauche, étaient les deux points d'appui alliés.

L'armée du général Maunoury, devant Paris, formait l'extrême aile gauche et tenait en respect, avec les Britanniques du général French, l'armée du général von Klück. Venait ensuite, entre Provins et Sezanne, la 5^{me} armée française, commandée par le général Franchet d'Esperey, qui faisait face à la 2^{me} armée du général von Bülow. Sur la droite se trouvait le général Foch, à la tête de la 9^{me} armée, qui avait devant lui la 3^{me} armée du général von Hausen. A droite encore était l'armée du général de Langle de Cary, prêt à foncer sur la 4^{me} armée du duc de Wurtemberg. Enfin sur l'extrême aile droite le général Sarrail se trouvait en présence des troupes du Kronprinz.

Deux nouvelles armées avaient donc été formées : celle du général Maunoury et celle du général Foch.

L'attention se portait déjà sur le général Foch, qui fut de plus en plus apprécié, ce qui nous permet de lui consacrer dès maintenant quelques lignes spéciales.

Ferdinand Foch naquit le 2 octobre 1851, à Tarbes, chef-lieu du département des Hautes-Pyrénées. Son père, Bertrand Foch, était secrétaire général de la préfecture. Sa mère, Marie Dupré, était la fille d'un officier qui fut nommé chevalier par Napoléon, en 1809, après la guerre d'Espagne.

Le futur général Foch avait une sœur, Génie, et deux frères : Gabriël, qui est encore avoué à Tarbes, et Germain, qui entra dans la Compagnie de Jésus.



Le duc Albrecht de Wurtemberg.

Le jeune Foch suivit les cours du collège et ses parents lui racontèrent les récits captivants de l'épopée napoléonienne.

Son père changea plusieurs fois de résidence et Ferdinand changea tout aussi souvent d'école. Il manifesta une grande prédilection pour l'histoire et la géométrie. Plus tard, il fréquenta l'école polytechnique de Metz.

La guerre de 1870 éclata. Foch quitta le collège et s'enrôla. On le plaça dans la 26^{me} compagnie du 4^{me} bataillon, 4^{me} régiment d'infanterie, à Saint-Etienne. Il reçut son instruction militaire à Châlons-sur-Saône, mais dans l'intervalle un armistice avait été conclu, et le jeune volontaire retourna à l'Institut Saint-Clément, à Metz. Il continua ses études à Nancy, qui était alors le quartier général du général von Manteuffel.

Les Allemands se conduisaient en maîtres, à Nancy.

En 1873, le ministre de la guerre demanda des éléments polytechniques pour la nouvelle armée en formation. Foch, qui depuis longtemps désirait être officier et qui avait déclaré à maintes reprises que la France aurait encore à faire face à l'Allemagne, répondit à l'appel et partit pour Fontainebleau.

En 1874 il fut nommé lieutenant au 24^{me} régiment d'artillerie et promu capitaine au 10^{me} régiment en 1878.

Il fut ensuite attaché pendant quelques années à l'état-major de Paris. Il conquist alors successivement les grades de lieutenant-colonel, en 1900 ; de colonel en 1903 et de général de brigade en 1907.

La direction de l'école militaire devint vacante. Clémenceau, qui était alors président du Conseil, manda le général Foch.

« Je vous offre la direction de l'école militaire », dit Clémenceau.

« Je vous remercie ; mais vous ignorez peut-être qu'un de mes frères est Jésuite ? »

« Je le sais, mais cela ne m'intéresse pas. Vous formerez de bons officiers, c'est l'essentiel. »

Clémenceau et Foch !... N'était-ce pas déjà une prophétie ?

En 1911 Foch fut nommé général de division ; en 1912 il commandait le 8^{me} corps d'armée ; en 1913, il était à la tête du 20^{me} corps d'armée à Nancy ; dans cette même ville donc, où il avait vu si longtemps l'ennemi orgueilleux et triomphant.

En 1878 Foch avait épousé Mlle Juliette Bienvenue. De cette union naquirent un fils, Germain, qui mourut pour la patrie en août 1914, et deux filles, actuellement

Mme Fournier et Mme Bécourt. Ses deux beaux-fils étaient officiers et tombèrent tous deux à l'ennemi au début de la guerre.

En juillet 1914, le général Foch se trouvait dans une petite propriété de Traoufeunteniou, qu'il possède en Bretagne. Le 26 juillet un télégramme l'appela à Nancy. La guerre allait être déclarée et Foch devait monter la garde aux frontières de l'Allemagne.

Le 20^{me} corps faisait partie de la 2^{me} armée du général de Castelnau, qui couvrait Epinal, Lunéville et Nancy.

Nous avons déjà décrit la première bataille dans cette région : l'offensive du 17 août en Lorraine, et son échec final, parce qu'il fallait reculer afin de réunir toutes les forces disponibles pour repousser l'invasion dans le nord.

Et Foch reçut alors le commandement d'une nouvelle armée, la 9^{me} comme nous venons de le voir.

Mais il nous faut d'abord diriger nos regards vers Nancy.

LA BATAILLE AUTOUR DE NANCY

Les combats près d'Amance, de Pont-à-Mousson, au Col de la Chipotte et dans le bois de Champenoux. — Le Kaiser et ses cavaliers blancs. — Nancy dégagé.

Un nouveau danger menaçait les armées alliées. Il venait de l'est, du côté de la Meurthe et de la Moselle, près de Nancy, où nous avons suivi les premières opérations militaires (l'offensive en Alsace-Lorraine et la retraite des Français).

Le 20 août donc, les Français eurent se replier. Les Allemands pénétrèrent en France et nous avons vu comment ils se comportèrent dans des villes ouvertes comme Lunéville, et dans les villages. Ils franchirent la Vérouze et la Meurthe et se proposaient d'exécuter sur le flanc droit des Français la manœuvre que von Klück préparait à l'ouest. Ils s'efforçaient d'atteindre la « trouée de Charmes » et Neufchâteau, de s'emparer de Nancy et de couper les armées entre la Moselle et les Vosges. S'ils avaient pu réussir à forcer la Moselle, tous les obstacles étaient vaincus et Joffre devait abandonner Paris.

Le grand quartier-général adressa aux généraux de Castelnau et Dubail l'ordre de tenir à tout prix.

Nous avons vu comment le général Foch fut appelé au centre pour mettre sa haute compétence au service de la patrie en danger. Mais déjà dans l'est le général Foch avait affirmé ses rares qualités.

Les Allemands ne pouvaient donc pas franchir la Moselle. Nancy devait être sauvé.

Nancy, chef-lieu du département de Meurthe et Moselle, est une grande et belle ville, qui compte plus de 100,000 habitants. Elle est le quartier général du 20^{me} corps d'armée. La ville est située sur la rive gauche de la Moselle, au pied d'une chaîne de collines d'une hauteur variant de 300 à 360 mètres.

Avant la guerre de 1870, Nancy avait à peine 50,000 habitants, mais sa population fut presque doublée par suite de l'émigration d'Alsaciens qui refusèrent de subir le joug allemand et abandonnèrent le territoire annexé.

Chacun connaît l'histoire romantique de Charles le Téméraire, le bouillant Bourguignon, dont la dépouille mortelle repose à côté de celle de sa fille dans l'église Notre-Dame, à Bruges. Charles fut battu par René II aux environs de Nancy et le lendemain une pauvre lessiveuse trouva son corps à moitié nu et gelé dans l'étang de Saint Jean. Dans la vieille cité on montre encore l'endroit où son corps fut exposé.

Nancy possède de nombreux monuments remarquables, entre autres la cathédrale et d'autres églises, le palais ducal, un musée de peinture, le musée de Lorraine, etc.

Nancy n'était pas une place forte. Mais depuis 1870, des personnalités autorisées, comme le général Saussier,



Le général Dubail.

le général Albatucci, le colonel de Pourvoirville, le capitaine Gilbert avaient attiré l'attention sur la nécessité de fortifier la ville et avaient dressé des plans à cet effet.

Lorsque le général Billot, ministre de la guerre, ordonna d'exécuter ces plans qui devaient faire de Nancy la plus grande place forte de la France, l'Allemagne protesta. Bismarck déclara que la construction de forts dont l'artillerie pouvait atteindre le territoire allemand, constituait un « casus belli ».

Et la France dut s'incliner.

Nancy devait donc rester ouverte à l'envahisseur et la défense du territoire français ne pouvait commencer qu'à Toul.

A plusieurs reprises, lorsqu'il y avait des menaces de guerre, notamment au moment des incidents de Tanger et d'Agadir, on établit hâtivement des travaux de défense autour de Nancy. Naturellement il en fut de même en 1914. On travailla jour et nuit afin de transformer en une forteresse les collines et les vallées, le « Grand Couronné » ainsi qu'on appelle cette couronne de hauteurs, et on construisit toutes sortes d'ouvrages d'arrêt jusqu'à la frontière allemande.

Liège, Namur, Anvers, Longwy sont tombés, mais jamais les Allemands n'ont réussi à prendre la « Grande Couronne ». Ainsi la résistance de Nancy a grandement contribué à sauver Paris.

Les Allemands s'avançaient donc pour prendre d'assaut cette forteresse improvisée. Ils inondaient la région située à l'est de la Moselle.

Nous savons déjà comment ils se conduisirent à Gerbeviller et à Lunéville. Ils étaient aveugles par l'orgueil et pleins de mépris pour leurs adversaires. Les officiers excitaient encore la haine de leurs troupes envers les Français.

Les 26 et 27 août ils bombardèrent St-Dié, mirent le feu à une centaine de maisons et occupèrent la ville.

A la Voivre, ils s'emparèrent du curé. Son crime, c'est qu'ils venaient de trouver chez lui une carte d'état-major. Comme ils l'emmenaient, une vieille femme le vit et cria : « Oh ! mon Dieu, Monsieur le curé ! » Il dit : « Je suis ces messieurs de bonne volonté ». Peut-être qu'il espérait les apaiser, ou bien qu'il leur pardonnait sa mort. La vieille femme se mit à marcher derrière. Et comme elle gémissait, ils la saisirent. Un vieil homme intervint pour qu'on la lâchât. Ils l'empoignèrent lui aussi, et

les menèrent tous trois près d'une haie. Alors le curé dit : « C'est le moment de prendre son chapelet ». Il s'agenouilla au milieu, et les deux vieilles gens de chaque côté. Et au bout d'un moment, quand ils armaient leurs fusils, il chanta sur eux trois le « Libera nos Domine ». Les Allemands tirèrent sur lui seul et renvoyèrent les yeux autres.

A Raon-l'Étape le courrier vient annoncer que les Bavaurois, descendus des pentes du Donon, ont tiré sur sa voiture. Peu après ils arrivent musique en tête, dans l'intention de fêter leur « joyeuse entrée ». Mais les habitants se sont terrés dans leurs caves. Les soldats les y suivent, avides de vin ; ils boivent, tuent, pillent, commettent des actes de stupide vengeance, de brutalité sadique. Pendant que se déroule cette tragédie, un général se promène à travers les rues, en répondant aux supplications des femmes : « Que voulez-vous ? C'est la guerre ! »

Des femmes allemandes accompagnent les pillards, emballent les objets à leur convenance et font porter le butin dans un train spécial qui est en gare, prêt à partir.

Et pour finir, tandis que des habitants pleurent ces êtres chers disparus dans la tourmente et que l'incendie ravage la commune, des soldats et des mégères d'outre-Rhin se livrent à une orgie endiablée, avec accompagnement de pianola et de gramophone.

Le bétail fut carbonisé dans les écuries.

Ste-Barbe fut également transformé en un vaste brasier. La population s'était enfuie dans la forêt. Une vieille femme était restée, la Sidonie, qui a fait à Maurice Barrès un récit émouvant du séjour des Allemands à Ste-Barbe :

« Je me trouvais, dit-elle, à la cuisine avec des émigrés ; je suis montée au grenier et j'ai vu toutes les maisons qui brûlaient, l'église et la mairie aussi. Je suis redescendue dans ma cuisine. Les Allemands entraient à chaque minute chez nous ; ils parlaient furieusement, et quand ils nous voyaient en rond, ils disaient : « C'est bien ». Mais au soir, un vieux du village entra et me dit : « Sauvons-nous. Les voici qui viennent le revolver sous le menton ». Alors nous sommes allés coucher dans la forêt. Il y'en avait partout. La bataille ne cessait pas. Nous sommes revenus au petit jour. Un grand Allemand s'est dirigé sur nous. Je me suis fâchée, parce qu'ils avaient mis dans mon lit, partout, au fumier et pis. J'ai dit : « Vous deviez vous servir, mais pas faire ces saletés ».

« Un autre Allemand s'est dirigé sur nous et nous a dit : « Mesdames, ce quartier-ci restera ». Il y en avait 80,000, paraît-il, à Raon, à Baccarat, partout. La terre en était couverte. Les Français étaient en face, les Allemands derrière ; les obus se croisaient dans l'air. C'était ici, à Sainte-Barbe, le centre de la bataille. Ils ont bu d'abord le vin et puis l'eau-de-vie. Ils ont mangé le beurre à la cuiller. Cela a duré jusqu'au 11 septembre. Nous avons été des jours sans manger, seulement des pommes de terre. Et quand elles étaient cuites, ils nous les prenaient encore. Leurs derniers jours, ils nous ont tenus prisonniers. Nous ne savons pas pourquoi. Ils disaient que nous avions brisé les fontaines. On avait des bêtes à ranger ; nous demandions toujours à sortir. « Il ne faut pas que l'on voie un civil dans la rue, disaient-ils, ou bien il sera fusillé. » Enfin, à quatre heures du matin, le 11 septembre, ils sont partis.

« Ce soir-là, tout d'un coup, j'ai dit : « Mon Dieu, voilà nos soldats ! » Ils étaient deux qui marchaient le long des maisons. J'ai dit : « Comment que vous arrivez seulement ? — Nous n'avons pas pu venir plus tôt, Madame, qu'il m'a dit bien poliment. »

A Pierremont il ne resta que dix habitants, tant la peur des Allemands était grande. Ces malheureux ne reçurent pas de pain pendant douze jours.

La terreur pesait, en effet, sur toute la Lorraine et se faisait sentir davantage à mesure que les Français opposaient une plus grande résistance. Et ces braves se battaient avec une ardeur superbe pour remplir leur mission : tenir à tout prix.

Du 23 août, le jour où les Allemands reprirent leurs violentes attaques, jusqu'au 12 septembre, les hommes du général de Castelnau et du général Dubail luttèrent avec un véritable mépris de la mort, entre le Grand



Enthousiasme des Parisiens au retour du Président Poincaré.

Couronné de Nancy et les Vosges ; ils s'accrochaient partout : à des bois, à des collines, des hameaux, des ponts, des fermes, des maisons, à un mur, même à un rocher, et tous ces points ils les perdaient, les prenaient, les reperdaient pour les reprendre encore.

Le 26 août ils se lancèrent à l'assaut de Champenoux, mais durent se replier. Les 27 et 28, nouvelles attaques, nouveau recul. Le 1^{er} septembre ils s'avancent pour la quatrième fois sur l'ennemi. Mais celui-ci a fait venir des renforts et la lutte devient plus acharnée.

Pendant la nuit du 4 au 5 septembre, l'envahisseur dévale des collines de la Seille (au nord de Nancy) ; il la franchit aux ponts de Chambley, de Moncel, de Brin, de Bioncourt. A l'abri de la forêt de Bézange, il hisse ses gros canons sur le Rozebois, sur Burthecourt, sur les ruines de Doncourt et vers Jeandelaincourt. Et ces centaines de canons crachent leur feu sur le point extrême du Grand Couronné, sur Amance et les environs.

Bonnières-aux-Chênes flambe comme une torche ; Fleur-Fontaine s'allume ; Bouzule, où les orphéons nancéiens viennent chanter le dimanche, ne fait qu'un feu de paille ; Laitre s'abîme sous les obus ; les fermes s'effondrent ; les bois s'embrasent ; l'Amézule fume.

Mais l'artillerie française établie à Amance répond. Les feux foudroyants des 75 balayent des colonnes entières d'Allemands qui s'avancent par les routes de Brin, de Mazerulles et de Moncel. Que leur importe : Metz était un dépôt inépuisable et de nouvelles compagnies bouchent à mesure les trouées sanglantes faites dans les rangs ennemis.

Les Allemands parvinrent enfin à s'infiltrer et à se cacher dans la forêt de Champenoux. C'est là seulement qu'il leur fut permis de se reposer, en attendant que de nouvelles troupes les eussent rejoints sur le chemin de la mort.

Et pendant ce temps les canons allemands continuent à tonner. Dans les journées des 4, 5 et 6 septembre, vingt à trente mille obus tombèrent sur Amance.

Le 8 septembre, l'armée allemande doit sortir de la forêt de Champenoux pour prendre Amance et, de suite après, Nancy. Ainsi l'a ordonné le Kaiser. Il est arrivé pendant la nuit avec 10,000 cavaliers et s'est installé à la corne du bois Morel, talus éminent d'où il verra toute la bataille, et au pied duquel la route, blanche et toute droite, conduit sans un détour à Nancy.

Ces 10,000 cavaliers sont des cuirassiers blancs : et

l'homme qui les conduit est, lui aussi, enveloppé d'un grand manteau blanc, avec une croix rouge à l'omoplate gauche. C'est qu'il faut, dans l'ancienne capitale du duché de Lorraine, faire une entrée somptueuse. Les 10,000 cavaliers sont habillés de neuf ; les 10,000 chevaux sont frais et fraîchement harnachés. Et le maître s'est imposé, au mépris de tout uniforme réglementaire, ce manteau blanc à croix rouge, qui est celui des chevaliers de l'Ordre teutonique. Demain, l'empereur Guillaume vengera, dans Nancy, la défaite de Charles le Téméraire. Tel est le symbolisme du manteau. A l'aube, il est là, avec sa lorgnette, et, au pied du mamelon, piaffent les 10,000 cavaliers, guidons au vent, trompettes sur la cuisse, prêts pour la chevauchée impériale. Du haut de Doncourt, le canon des Templiers donne le signal ; et les têtes des colonnes prussiennes débouchent à l'orée de la grande forêt.

Toutes les batteries à nouveau tonnent, celles de Bézange et de la Seille, celles d'Amance, de Sainte-Geneviève et des Moivrons ; et les bourgs, les fermes et les châteaux recommencent de flamber et de s'effondrer. Dans le sifflement et les croisements des feux, les Allemands montent, gagnent Laitre, gagnent Fleur-Fontaine, gagnent Velaine, se glissent au col, entre les deux monts d'Amance. C'est l'instant critique, où la balance guerrière va, d'un côté ou de l'autre, incliner ses plateaux.

Soudain, des hauteurs d'Amance comme des bois de Faulx, de Montenois et de La Grande-Rang, de St.-Paul et de Pulnoy, l'artillerie française se déclanche et, sous les feux qui les protègent, les soldats de Castelneau se heurtent aux lignes prussiennes.

Dans la bataille d'ensemble, des combats séparés et des corps-à-corps s'engagent. Fleur-Fontaine, Le Tremblois, La Bouzule, La Fourasse sont disputés dans le sang et la fumée, et vingt fois pris et repris. Tout le jour la lutte continue intense ; chaque pouce de terre est trempé de sang.

Les Allemands lancent une attaque sur Sainte-Geneviève, où un habitant de Nancy, le commandant Roux de Montlebert, est à la tête des troupes. Les Français cèdent un peu de terrain, mais l'ennemi s'arrête hésitant à quelques centaines de mètres.

Dans le village même il n'est resté que trois habitants : l'abbé Thouvenin, un vieux paralytique de 70 ans et un enfant. Le curé remarque l'hésitation de l'ennemi, qui craint que des forces considérables n'occupent Ste-Gene-



Une batterie allemande au galop.

viève. Les Français, de leur côté, croient que l'ennemi pénètre déjà dans le village et s'arrêtent à 800 mètres de là, à Bezaumont.

L'abbé Thouvenin se décide à leur envoyer l'enfant, afin de les mettre au courant de la situation réelle. Et les Français reviennent. Jamais les Allemands n'ont pu prendre ce village.

Ce fut le 315^e régiment qui refoula l'ennemi à cet endroit. Deux mille Allemands restèrent sur le terrain.

C'est dans cette région que s'étend le Bois-le-Prêtre et près de la rivière, la ville de Pont-à-Mousson.

Un jour nous avons rencontré une jeune fille qui habitait Pont-à-Mousson avec ses parents, de braves paysans flamands. Cette jeune fille, nommée Mance, avait réussi à passer la frontière après d'innombrables aventures.

Nous allons reproduire ci-après le récit qu'elle nous fit de la lutte tragique engagée dans l'est de la France en septembre 1914 et des souffrances des habitants.

Pont-à-Mousson compte 14.000 habitants — les Mussipontains, comme on les appelle là-bas. La ville est séparée par la Moselle en deux parties : le quartier Saint-Martin, sur la rive droite, et les quartiers Saint-Laurent et Saint-Jean, sur la rive gauche. La colline de Mousson, une espèce de quille isolée, qui domine à l'ouest la vallée de la Moselle et à l'est celle de la Seille, fut un point très disputé.

Voici maintenant ce que Mance nous raconta :

« C'est à peine si on eut le temps de se rendre compte du sens exact du mot guerre, bien qu'il y eût assez de personnes qui pouvaient parler de la guerre de 70. Brusquement on se trouva au centre de la lutte.

La ferme de Mance était placée entre deux feux. Les Français étaient à Pont-à-Mousson et les Allemands s'avançaient de la direction de Metz.

Mance avait quitté la Westflandre avec ses parents et un de ses frères, quelques années auparavant, pour aller s'établir dans la région. Son père était mort, mais la veuve et les enfants avaient entrepris courageusement la lutte pour l'existence, et leurs affaires prospéraient, lorsqu'éclata la guerre avec toutes ses horreurs.

Tour à tour les Français et les Allemands étaient à la ferme. Il y avait des combats sanglants, au cours desquels Mance et les membres de sa famille se réfugiaient à la cave, car les balles perforaient les murs, les portes, les fenêtres, les armoires.

Lorsque la tempête s'apaisait, le ménage remontait à la surface.

Un soir un soldat allemand entra dans la maison. Il était épuisé et s'affala sur une chaise. Son uniforme était souillé de sang.

Les Flamands comprirent les explications du militaire. Ce n'était pas une guerre, disait-il, mais une boucherie. Durant des heures il avait dû retirer des blessés du mi-

lieu des morts. Et il restait encore bien des soldats étendus dans la plaine sanglante. Mais il lui était impossible de leur porter secours, car il était malade lui-même. Il ajouta que la ferme se trouvait dans la zone allemande, mais que Pont-à-Mousson était toujours aux mains des Français.

Non loin de la ferme il y avait trois châteaux. Les Allemands enlevèrent les plus belles pièces du mobilier et les expédièrent en Allemagne. Ils ne laissèrent dans les magnifiques salles que ce dont ils avaient besoin pour leur propre usage, car, naturellement, des militaires étaient logés dans les trois châteaux.

A la métairie ils réquisitionnèrent des chevaux, des vaches, des porcs, du foin et de la paille. Quand la veuve se plaignait de la ruine qui s'abattait sur elle, les soldats se contentaient de hausser les épaules et de répéter leur célèbre aphorisme — connu de la côte flamande jusqu'en Alsace — « Krieg ist Krieg ! ». C'étaient toutes leurs excuses pour tant d'injustice et de cruauté.

Plusieurs soldats se montrèrent encore plus insensibles. « La mère, disaient-ils en ricanant, voici des bons. » Et sur les bouts de papier on lisait des phrases écrites en allemand : « Ce cheval est un bon coursier » ; « nous allons déguster cette vache » ; « ce porc est gras ».

Beaucoup de paysans ont été ainsi payés en monnaie de singe. Le même procédé fut également employé en Belgique.

Oh ! cette guerre angoissante et terrible ! Lorsque le soir Mance portait ses regards au dehors elle apercevait des flammes partout. Des maisons, des fermes se consumaient aux alentours. Au-dessus de Pont-à-Mousson c'était une pluie d'obus.

Fuir ? Mais où ? On était pris entre deux feux.

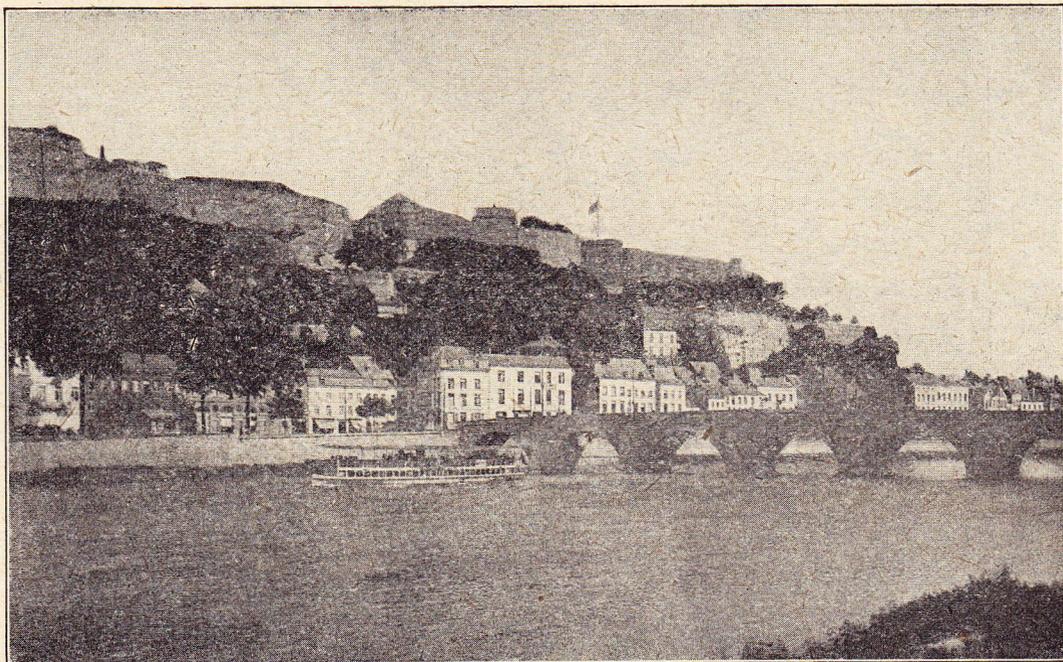
Oui, les Allemands étaient maîtres dans la zone. Et la population attendait, avec anxiété, la suite des événements. On racontait tant de mauvaises nouvelles.

A Conflans et à Jarny des civils furent fusillés. « Man hat geschossen », prétextaient les Allemands.

Mance craignait encore d'autres atrocités. Jusque-là, à la ferme, on n'avait pas eu trop à se plaindre des Prussiens, car les réquisitions n'entraient pas en ligne de compte.

Si seulement on avait pu fuir jusqu'à Pont-à-Mousson ! Mais la mort sévissait au-dessus de la route qui conduit à la petite ville lorraine. Pont-à-Mousson était exposé à un bombardement sans répit. Comme des boules de feu les obus éclataient sur les toits rouges ; souvent on voyait les flammes s'élever des maisons.

Toujours les canons tonnaient et les fusils faisaient entendre leur crépitement sec. Dans le Bois-le-Prêtre surtout la lutte était terrifiante. On eût dit des bruits d'enfer qui montaient de la forêt. Et quelquefois Mance tournait les yeux vers ce bois sinistre ; elle y connaissait



La citadelle de Namur.

des drèves et des allées où tant d'hommes à présent étaient en train de gémir et de mourir, où le sol s'ouvrait pour engloutir les vivants, où les vieux arbres robustes étaient coupés comme de frêles rameaux.

Des charrettes et des autos chargés de blessés, passaient devant la ferme ; des bandes de soldats épuisés et meurtris défilaient sur la route. Et Pont-à-Mousson, la ville si connue, maintenant inabordable, parut soudain enveloppée comme dans un lointain mystère, bien que Mance en eût pu énumérer toutes les rues, toutes les grandes maisons et les magasins si achalandés.

Et chaque jour la lutte se faisait plus violente. On ne pouvait plus boire de l'eau crüe : il y avait trop de cadavres sous la terre. Toujours de nouveaux ordres arrivaient, mais aucun qui améliorât la situation. Combien de temps durerait encore cet état de choses ?

Un matin la jeune fille était au jardin, occupée à arracher des légumes. Le calme régnait dans le voisinage, comme si les deux armées voulaient reprendre haleine.

« Ici ! » cria une voix rude.

Effrayée, Mance leva les yeux. Devant elle se trouvait une patrouille allemande.

« Venez avec nous ! », ordonnèrent les soudards.

Et ils annoncèrent à la jeune fille qu'elle était « Schutzgefangene », ce qui semblait signifier que les Allemands voulaient protéger les civils contre les horreurs de la guerre, en les amenant.

Mance demanda de pouvoir prévenir sa mère et son frère ; mais on le lui défendit. On alléguait qu'ils seraient emmenés, de leur côté, par une autre patrouille. Le fait de séparer ainsi les membres d'une même famille était d'ailleurs un inconvénient dont il fallait s'accommoder en temps de guerre.

Et Mance dut suivre les soldats, en sabots, avec un tablier gris, une blouse à carreaux et sans chapeau, telle qu'elle était sortie de sa maison le matin pour faire sa provision de légumes.

D'autres habitants furent contraints d'accompagner les soldats. Et lorsque tous ces malheureux se retrouvèrent le soir à Rastadt, sur la paille étendue dans les casemates, ils étaient des centaines de vieillards, de femmes, d'enfants qui attendaient avec désespoir ou résignation, le sort qui leur serait réservé.

« Schutzgefangene » ! Ce mot semblait si beau ; il y avait en lui quelque chose comme de l'amitié.

Le lendemain on prit le train ; et de nouveau on s'éloi-

gna davantage encore de Pont-à-Mousson, ou de Saint-Mihiel ou d'Apremont, ou de Verdun, bref, du théâtre des opérations, où se trouvait le foyer familial, où des parents étaient restés, à moins qu'ils n'eussent été chassés dans une autre direction.

Des enfants pleuraient dans le train, demandant à manger, sans que leur mère pût les consoler autrement que par de douces paroles. Des femmes portaient un bébé sous leur cœur et se demandaient, anxieuses, où elles l'emportaient. Des vieillards enviaient le sort de ceux qui étaient morts en paix avant cette époque de misère. Et un grand nombre d'entre ces malheureux sentaient qu'ils ne reverraient plus leur douce France et que jamais ils n'y dormiraient leur dernier sommeil. Des prêtres emmenés comme prisonniers prodiguaient des paroles d'encouragement, mais leur voix se taisait quand ils entendaient retentir au dehors le « Schweinhund » des Allemands.

De jeunes femmes pensaient à leur mari qui luttait sur le front français. La séparation devenait plus grande et plus cruelle à chaque tour de roue, vers l'Allemagne. Où allait-on ?

On vit aussi des soldats français blessés. Oui, dans ce même train, il y avait des civils et des militaires, tous prisonniers de guerre ! Pourquoi donc y avait-il des lois de la guerre ? Hélas ! des milliers de personnes se sont posé cette question.

« Schutzgefangenen ! » Un joli mot. Mais ceux qui avaient pu y croire furent profondément déçus. Les infortunés furent répartis dans divers camps.

Des mères et des enfants — il y avait parmi eux des nourrissons — tous étaient les ennemis de cette armée allemande, si intrépide et si bien organisée.

Mance échoua au camp des femmes d'Holzminden, mais elle put partir plus tard. Elle avait été témoin, dans ce camp, des souffrances de plusieurs de ses compagnes d'infortune ; elle avait notamment assisté à la mort sur un lit de paille d'une noble dame de sa contrée ; cette dame avait été emmenée elle aussi en qualité de « Schutzgefangene ».

Tels sont donc les événements qui se déroulèrent le long de la Moselle en ces journées inénarrables de septembre.

La lutte fut très longue. Les deux armées étaient épuisées. Laquelle céderait la première ?



Le maréchal French.

Le général de Castelnau n'avait plus de réserves.

« Je tiendrai encore deux jours, dit-il. Ce sont deux jours de gagnés pour la France. »

Entre Candale et l'étang de Quercigny (au nord), entre Sorneville et Pettoncourt (à l'est), le feu terrible d'Amance empêcha les Allemands de traverser la Seille.

C'est à la suite de la construction d'un fort à Amance que Bismarck, en 1875, parla d'un « casus belli ». D'Amance l'artillerie pouvait atteindre le territoire allemand. Mais il y avait autre chose encore. Amance pouvait être appelé la clef de Nancy. Et quoique le chancelier de Prusse eût empêché la construction du fort, Amance était aujourd'hui la barricade, qui fermait le Grand Couronné.

Les troupes allemandes, postées près de la forêt de Champenoux, étaient laissées à elles-mêmes. Leurs pertes augmentaient dans des proportions effrayantes. Les effectifs étaient tellement décimés qu'ils se retirèrent, abandonnant des canons dans la vase de l'Amezule, et cherchèrent un abri dans la forêt protectrice.

Mais les Français, dans un mouvement terrible se mirent à leur poursuite et la mort continua ses ravages sous l'ombre des lourdes frondaisons. Le sang rougit la mousse ; entre les taillis piétinés, des blessés mouraient.

Mais l'ennemi recula davantage jusqu'à ce qu'il eût atteint la lisière opposée de la forêt. Là les feux foudroyants des canons d'Amance, qui avaient allongé leur tir, barraient à nouveau la route. Des branches tom-

baient en craquant, des troncs d'arbres, fendus, s'abattaient ; des corps étaient déchiquetés, des membres emportés, des têtes broyées. Et dans ce carnage on continuait à se battre pour sortir de cette forêt de Champenoux, qui était un enfer.

Une retraite précipitée vers la Seille termina cette épouvantable journée.

Les ruisseaux semblaient remplis de sang ; des cadavres étaient amoncelés dans les étangs et, sur certains points, dans les allées. Des blessés réclamaient de l'eau et suppliaient qu'on soulageât leurs souffrances. Des fermes en feu éclairaient la nuit. Les canons, comme épuisés par l'effort, se turent un instant.

Nancy était sauvé. L'ennemi ne pouvant conquérir la ville, voulut l'atteindre de sa vengeance.

Un détachement reçut l'ordre, sous la protection d'une sombre nuit d'orage et de l'obscurité, d'amener un canon jusqu'à Remèreville et de bombarder Nancy. La nuit du 9 au 10 septembre, vers 11 heures, le premier obus tomba dans la ville. Les éléments de la nature étaient également déchaînés ; le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient le ciel.

Une grande émotion s'empara de la ville. On se demandait si l'ennemi avait percé et si déjà il tenait Nancy dans ses griffes. La population craignait d'être perdue, alors qu'elle était sauvée.

Cependant la lutte continua, car l'ennemi ne renonça pas à ses attaques contre Nancy.